

Emmanuelle Cart-Tanneur

La mer à voir

J'ai laissé le portail ouvert. Qu'importe.

On peut bien venir ; maintenant, de toute façon, il n'y a rien à emporter. Il n'y a jamais eu grand-chose.

On est partis à la fraîche, le dîner terminé, la vaisselle rangée – je n'ai jamais aimé laisser du fourbi derrière moi. On a évité les questions des voisins qui nous auraient vus si on avait filé plus tôt. À cette heure, plus personne n'est dehors. Soupe et JT, tout le monde est chez soi jusqu'au lendemain – surtout que le lendemain, il commence tôt.

On a pris la route de Givors, vers le sud. Je n'ai même pas eu de mal à redémarrer la vieille Peugeot. Six ans dans la cour sous une bâche, ça n'arrange pas une machine. Mais la qualité française, quand même, y'a pas : c'est du sérieux. De la belle ouvrage. À peine une hésitation et le moteur s'est remis à ronfler comme s'il avait tourné la veille.

Je n'aurais jamais pensé m'en resservir un jour, de la 304. Même le petit d'à-côté n'avait pas voulu la récupérer quand il a eu son permis – les gosses d'aujourd'hui, trop gâtés, tiens ! C'est pas à dix-huit ans qu'on m'aurait offert une voiture.

Si on avait pu en avoir, des gosses, la Francine et moi, sûr qu'ils auraient été bien élevés.

Mais on n'a pas eu le temps de se rendre compte que ça ne venait pas qu'il était déjà trop tard.

Il aurait peut-être fallu qu'on se rencontre plus tôt.

Enfin. Moi, j'étais pas du genre à courir les bals. Et elle, dans son village de nulle part, il ne se trouvait pas grand-monde pour la sortir. On s'est croisés un jour de foire et on a su qu'on avait bien fait d'attendre, elle et moi.

Elle avait des yeux à tomber par terre. Bleus ou verts, selon le soleil, selon le vent aussi.

Ils sont toujours aussi beaux. Même si son regard s'est éteint.

Elle n'a rien dit quand je l'ai assise dans la voiture avant de gagner ma place au volant. Elle ne dit plus jamais rien, mais elle n'a pas eu peur. Je crois qu'elle m'a toujours fait confiance. Et encore plus maintenant.

Il ne faut pas hésiter, quoiqu'il en soit. J'ai décidé pour elle. Et pour moi.

Il est temps.

On a de la route à faire. On a la mer à voir.

La mer, ma Francine, elle en parlait souvent. Un vague souvenir de jeunesse, une tante lointaine qui l'avait reçue, enfant, pour quelques jours en Vendée alors que sa mère allait accoucher. Elle n'avait jamais oublié. Des années, elle m'a raconté les pieds nus dans le sable, la peau tannée par l'air et le vent, et la brume salée des vagues qui arrivait jusqu'aux bords de la plage ; elle n'avait pas osé se baigner, pas osé dire qu'elle ne savait pas nager. Mais elle n'avait jamais ressenti une telle fascination.

Moi, la mer, je ne connais pas. Alors, elle ne me manque pas. Mais j'ai envie d'être avec ma Francine quand elle la retrouvera.

Cela doit bien faire dix ans que je n'ai pas pris l'autoroute. Mais une Peugeot, ce n'est pas plus dur à manier qu'un tracteur. Ça va juste plus vite. Mais je n'irai pas vite. On a le temps. On a toute la nuit.

Les panneaux indicateurs m'ont guidé vers la voie rapide qui descend vers Marseille. Après, c'est tout droit. Direction, le sud. La mer. Et l'aube.

Francine ne dort pas. Elle n'a jamais été une couche-tôt. Même aujourd'hui qu'elle ne fait plus rien, le sommeil ne la gagne jamais avant minuit. Le soir, je fatigue avant elle. Alors je la couche, et je lui mets la télé. N'importe quoi, juste histoire d'habiller le silence. Et puis je vais

dormir dans le fauteuil de la salle. J'éteins son poste au matin, quand je me lève. Je ne sais jamais si elle aura vu la neige avant de sombrer.

J'aimerais qu'elle me rende mon regard. Parfois, je me dis qu'elle m'a oublié, moi aussi. Que si je la laissais, elle ne s'en rendrait même pas compte. Qu'elle mourrait simplement de faim, bien avant de le réaliser. Ces pensées-là, je les ai eues longtemps, surtout au début, quand on nous a dit pour sa maladie. On n'avait jamais vu un docteur, à la ferme. Ni pour elle ni pour moi. Et voilà que ça l'a prise. Des drôles de manies, des oublis, des égarements. Elle ne savait plus ce qu'elle avait fait, ce que je lui avais dit. Sa force et sa vigueur se sont éteintes, peu à peu. Elle s'est rapprochée de jour en jour plus près de sa chaise, au bout de la table de cuisine, où elle passait de plus en plus de temps à contempler ses mains, à regarder dans le vide. Puis elle ne l'a plus quittée. Sauf le soir, quand je l'emmène se coucher.

Je m'y suis fait. Il a bien fallu. J'ai lâché pas mal d'affaires. Vendu la moitié des terres et arrêté les marchés. Je n'ai gardé que deux vaches et le cochon, et les chiens. Et les chats, à cause des rats. Elle les détestait, ma Francine. Maintenant, ils pourraient bien lui courir entre les jambes, elle ne bougerait même pas.

Ils ne m'ont pas dit combien de temps ça durerait. Pas demandé si je pourrais tenir le coup. Ils m'ont dit : « Bon courage, appelez-nous, hein, si besoin... »

Je ne les ai jamais appelés. Pour quoi faire ? Pour qu'ils me l'enlèvent ? Qu'ils lui trouvent une autre chaise, dans un endroit inconnu, où elle passera ses journées à attendre ? On n'en a pas besoin. La sienne, à la cuisine, elle la connaît. Elle y est bien. Et je sais qu'elle sait que je ne suis jamais loin.

Je vaque, je vais, je viens. Quand je lui parle, elle lève les yeux. Et, dans son regard, je lis encore l'amour de moi. Même si c'est tout au fond, tout là-bas, il est toujours là.

La nuit est profonde maintenant. J'allume la radio en sourdine pour m'aider à rester éveillé. Le poste est resté sur Radio-Bleue.

C'est la Java bleue, la Java la plus belle, celle qui ensorcelle...

Comme elle l'aimait, cette Java, ma Francine ! On en a passé des moments à rire et à danser, juste elle et moi, dans la salle de la ferme au son de la vieille radio de la cuisine... Ces souvenirs, ils ne me rendent pas triste. Je les chéris. Ils sont à nous deux à jamais.

Comme elle au monde, il n'y en a pas deux, c'est la Java bleue...

Je tourne la tête : Francine sourit. Et, tout doucement, balance sa tête de droite et de gauche au rythme de la musique.

Je me dis que je suis heureux.

Les kilomètres défilent. Elle a fini par s'endormir. Je remonte son châle sur ses épaules. Je m'arrête pour faire le plein.

Station glauque, aucun pompiste ne se présente ; je comprends que je dois me servir moi-même. Sale monde de chacun pour soi. Heureusement que, moi, je suis là pour elle.

Personne à la caisse. Je ne veux pas la laisser seule. Si elle se réveillait sans moi ! Je laisse un chèque en blanc signé. Qu'ils se débrouillent. Francine m'attend.

On est repartis. La 304 avale les kilomètres en douceur. On a passé Valence, puis Montélimar. Ensuite, direction Marseille, jusqu'à Avignon, puis vers Montpellier. Et puis ce sera indiqué. Enfin, sûrement.

Il y a si longtemps que je n'ai pas contemplé la nuit. La nuit profonde, celle du plus loin du jour, la nuit du sommeil et de l'absence au monde. Je m'y découvre, et me sens bien. J'aime ce calme et cette paix. La lune, pleine et ronde, m'accompagne. Et éclaire la joue de Francine d'un doux reflet bleuté. Je caresse ses cheveux que j'ai tressés ce matin. Elle ne se réveille pas. Elle est si belle encore.

Je n'ai pas décommandé l'infirmière. Elle viendra demain matin et trouvera porte close. Je n'ai pas pu expliquer. Je ne ferai pas ma chimio jeudi. Ni les autres, après. Je n'en veux plus. Je refuse de rentrer chez moi assommé et incapable. Elle a besoin de moi.

La route de Sète a été facile à trouver. C'est grâce à Brassens que j'ai su qu'il y avait une plage là-bas. Francine la connaissait par cœur, la chanson. Nous y voilà, ma belle !

Le jour s'annonce au bout du paysage. Le ciel s'éclaircit de lueurs pourpres. Francine ouvre les yeux quand je gare la 304 et coupe le contact. Je l'aide à descendre et l'emmène vers la plage.

Un café tout juste ouvert éclaire le bord de mer de ses lampadaires à l'ancienne. Un serveur dispose tables et chaises, passant rapidement un linge mouillé. Sur la terrasse, quelques transats sont dépliés.

J'ai commandé deux grands cafés au lait.

On s'est assis sur les chaises longues, face à la mer. Il y a un peu de vent et j'ai enroulé les pans de son châle autour du cou de Francine.

Une jeune fille ensommeillée nous apporte deux tasses fumantes. J'insiste pour régler. Puis, j'attends qu'elle s'éloigne pour tirer de ma poche la boîte en carton. Deux cuillerées pour chacun ; non, trois, c'est plus sûr. Je remue la poudre rose qui se dissout. Je goûte. J'ignorais que la mort-aux-rats était sucrée. Tant mieux : elle a toujours aimé son café bien sucré, ma Francine.

On est tous les deux face au soleil qui se lève. Je lui ai mis sa tasse entre les mains, et elle sirote, à petite gorgées. Je bois, moi aussi. Le liquide chaud me fait du bien.

Elle a fini son café. Je termine le mien. Puis, je lui prends la main. Elle agrippe mes doigts qu'elle serre à les briser. Je lui devine un sourire, qui vient de très loin. Un sourire qui se révèle avec la nuit qui s'efface.

Le vent s'est calmé. Le soleil se hisse au-dessus de l'horizon, irisant les vagues de reflets dorés.

Il n'y a pas un nuage.

Ce sera sûrement une belle journée.